

de la bouche d'un Crétois centenaire, j'ai été bouleversé : dans tous mes voyages et devant moi, à la table où j'écrivais, j'aimais toujours avoir, sans savoir pourquoi, un tube de cannelle et deux noix muscades.

Toutes les fois que j'ai pu, en entendant les voix secrètes qui sont en moi, suivre non pas mon esprit qui ne tarde pas à s'es-souffler et à s'arrêter, mais mon sang, je suis parvenu, avec une secrète certitude, à la plus lointaine origine de mes ancêtres. Plus tard, le temps aidant, cette certitude secrète, des signes tangibles, pris dans ma vie quotidienne, sont venus la renforcer. Au début je pensais qu'ils étaient fortuits et ne leur prêtais pas attention. Mais à la fin, mêlant la voix du monde visible aux voix secrètes que je portais en moi, j'ai pu traverser les ténèbres primitives qui s'étendaient sous mon esprit, soulever la trappe et voir.

Et à partir du moment où j'ai vu, mon âme a commencé de s'affermir ; elle ne s'écoulait plus dans un changement perpétuel, comme l'eau ; autour d'un noyau illuminé, un visage à présent se condensait et se figeait, le visage de la terre. Je n'avançais plus en prenant des chemins inconstants, tantôt à droite, tantôt à gauche, pour trouver de quel fauve je descendais ; j'avançais avec assurance parce que je connaissais mon véritable visage et mon unique devoir : travailler ce visage avec autant de patience, d'amour et d'habileté que je le pourrais. Que veut dire le travailler ? Le transformer en feu et, si j'en ai le temps, avant que ne vienne la Mort, faire de ce feu une lumière pour que la Mort ne trouve plus rien de moi à emporter. Parce que c'est là ce qui a été ma plus grande ambition : ne rien laisser de moi que la Mort puisse emporter — quelques os seulement.

Et tout d'abord ce qui m'a aidé à atteindre cette certitude, c'est la terre où se sont attachés et où ont été nourris mes ancêtres paternels. La famille de mon père descend d'un village à deux heures de Mégalo Kastro, qui s'appelle *les Barbares*. Quand l'empereur de Byzance Nicéphore Phocas eut repris, au x^e siècle, la Crète aux Arabes, il parqua dans quelques villages tous les Arabes qui avaient échappé au massacre, et ces villages furent appelés les Barbares. C'est dans un de ces villages qu'ont pris racines mes ancêtres paternels, et ils ont tous des traits de caractères arabes : fiers, têtus, parlant

peu, écrivant peu, tout d'une pièce. Ils accumulent en eux pendant des années la colère ou l'amour, en silence, et brusquement le démon s'empare d'eux et ils éclatent, déchaînés. Le bien suprême n'est pas pour eux la vie, mais la passion. Ils ne sont pas bons, ni accommodants, leur présence est pesante ; ils demandent beaucoup, non pas aux autres, mais à eux-mêmes. Un démon est en eux qui les étrangle, ils suffoquent. Ils deviennent pirates ou s'enivrent, se donnent un coup de couteau au bras pour faire couler leur sang, pour être soulagés. Ou bien ils tuent la femme qu'ils aiment, pour ne pas être esclaves. Ou alors ils s'efforcent, comme moi, leur rejeton dégénéré, de convertir en esprit ce poids ténébreux. Que veut dire transformer mes ancêtres barbares en esprit ? Cela veut dire les porter jusqu'au martyre suprême et les anéantir.

D'autres voix encore jalonnent secrètement le chemin qui me conduit vers mes ancêtres : à la vue d'un dattier, mon cœur bondit de joie, comme s'il rentrait dans sa patrie, dans le village de bédouins, aride, tout couvert de poussière, dont l'unique et précieux joyau est un dattier. Et quand un jour je suis entré dans le désert d'Arabie, monté sur un chameau, et que j'ai rencontré l'étendue infinie, désespérante de sable jaune, rose, bleu vers le soir, qui ondulait devant moi sans porter la moindre trace humaine, une ivresse étrange s'est emparée de moi et mon cœur a poussé un cri, comme l'épervier qui revient, après des années, des milliers d'années, à son nid.

Et ceci encore : à une certaine époque je vivais dans une cabane isolée, près d'un village grec, tout seul et, selon le mot d'un ascète byzantin « je menais paître les vents » ; c'est-à-dire que j'écrivais des vers. Cette cabane était cachée parmi des oliviers et des pins, et l'on apercevait entre leurs branches, très bas, toute bleue, infinie, la mer Égée. Seul Floros, un berger à la barbe blonde, naïf, couvert de crasse, passait avec ses moutons chaque matin et m'apportait une bouteille de lait, huit œufs durs, du pain et s'en allait. Il me voyait penché sur mon papier en train d'écrire et hochait sa grosse tête : — Mon Dieu, mon Dieu, mais qu'est-ce que tu en fais de toute cette correspondance, patron ? Tu n'en as pas assez ? Et il éclatait de rire. Un jour il est passé en hâte,